

Texte A : Victor Hugo, Notre-Dame de Paris, Livre I, chapitre III, 1831.

Dans un vaste espace laissé libre entre la foule et le feu, une jeune fille dansait.

Si cette jeune fille était un être humain, ou une fée, ou un ange, c'est ce que Gringoire, tout philosophe sceptique¹, tout poète ironique qu'il était, ne put décider dans le premier moment tant il fut fasciné par cette éblouissante vision.

Elle n'était pas grande mais elle le semblait tant sa fine taille s'élançait hardiment. Elle était brune, mais on devinait que le jour sa peau devait avoir ce beau reflet doré des Andalouses et des Romaines. Son petit pied aussi était andalou car il était tout ensemble à l'étroit et à l'aise dans sa gracieuse chaussure. Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse, jeté négligemment sous ses pieds ; et chaque fois qu'en tournoyant sa rayonnante figure passait devant vous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair. Autour d'elle tous les regards étaient fixes, toutes les bouches ouvertes, et, en effet, tandis qu'elle dansait ainsi, au bourdonnement du tambour de basque que ses deux bras ronds et purs élevaient au-dessus de sa tête, mince, frêle et vive comme une guêpe, avec son corsage d'or sans pli, sa robe bariolée qui se gonflait avec ses épaules nues, ses jambes fines que sa jupe découvrait par moments, ses cheveux noirs, ses yeux de flamme, c'était une surnaturelle créature.

– En vérité, pensa Grégoire, c'est une salamandre², c'est une nymphe³, c'est une déesse, c'est une bacchante⁴ du mont Ménaléen⁵ ! En ce moment une des nattes de la chevelure de la « salamandre » se détacha, et une pièce de cuivre jaune qui y était attachée roula à terre.

– Hé non, dit-il, c'est une bohémienne.

Toute illusion avait disparu.

1. *Philosophe partisan du doute systématique.*

2. *Batracien amphibie auquel on attribuait anciennement la faculté de vivre dans le feu. Selon les croyances du Moyen Âge, cet animal symbolisait l'esprit du feu ; on pensait que la salamandre avait la faculté de vivre dans le feu, dont elle se nourrissait.*

3. *Divinité féminine d'apparence jeune et gracieuse, qui hante les fleuves, les sources, les bois, les montagnes et les prairies.*

4. *Prêtresse du culte de Bacchus.*

5. *Le mont Ménale est une montagne du Péloponnèse en Arcadie.*

Texte B : Emile Zola, Le Rêve, chapitre I, 1888.

[Le jour de Noël, une orpheline de neuf ans a trouvé refuge devant la porte d'une église à côté de laquelle se trouve la maison d'un couple d'artisans, les Hubert.]

Sans pensées, l'enfant regardait toujours ce logis vénérable de maître artisan, proprement tenu, et elle lisait, clouée à gauche de la porte, une enseigne jaune, portant ces mots : Hubert chasublier¹, en vieilles lettres noires, lorsque, de nouveau, le bruit d'un volet rabattu l'occupa. Cette fois, c'était le volet de la fenêtre carrée du rez-de-chaussée : un homme à son tour se penchait, le visage tourmenté, au nez en bec d'aigle, au front bossu, couronné de cheveux épais et blancs déjà, malgré ses quarante-cinq ans à peine ; et lui aussi s'oublia une minute à l'examiner, avec un pli douloureux de sa grande bouche tendre. Ensuite, elle le vit qui demeurait debout, derrière les petites vitres verdâtres. Il se tourna, il eut un geste, sa femme reparut, très belle. Tous les deux, côte à côte, ne bougeaient plus, ne la quittaient plus du regard, l'air profondément triste.

Il y avait quatre cents ans que la lignée des Hubert, brodeurs de père en fils, habitait cette maison. Un maître chasublier l'avait fait construire sous Louis XI, un autre, réparer sous Louis XIV ; et l'Hubert actuel y brodait des chasubles, comme tous ceux de sa race. A vingt ans, il avait aimé une jeune fille de seize ans, Hubertine, d'une telle passion, que, sur le refus de la mère, veuve d'un magistrat, il l'avait enlevée, puis épousée. Elle était d'une beauté merveilleuse, ce fut tout leur roman, leur joie et leur malheur. Lorsque, huit mois plus tard, enceinte, elle vint au lit de mort de sa mère, celle-ci la déshérita et la maudit, si bien que l'enfant, né le même soir, mourut. Et, depuis, au cimetière, dans son cercueil, l'entêtée bourgeoise ne pardonnait toujours pas, car le ménage n'avait plus eu d'enfant, malgré son ardent désir. Après vingt-quatre années, ils pleuraient encore celui qu'ils avaient perdu, ils désespéraient maintenant de jamais fléchir la morte.

Troublée de leurs regards, la petite s'était renfoncée derrière le pilier de sainte Agnès. Elle s'inquiétait aussi du réveil de la rue : les boutiques s'ouvraient, du monde commençait à sortir. Cette rue des Orfèvres, dont le bout vient buter contre la façade latérale de l'église, serait une vraie impasse, bouchée du côté de l'abside² par la maison des Hubert, si la rue Soleil, un étroit couloir, ne la dégagait de l'autre côté, en filant le long du collatéral³, jusqu'à la grande façade, place du Cloître ; et il passa deux dévotes⁴, qui eurent un coup d'œil étonné sur cette petite mendicante, qu'elles ne connaissaient pas, à Beaumont⁵. La tombée lente et obstinée de la neige continuait, le froid semblait augmenter avec le jour blafard, on n'entendait qu'un lointain bruit de voix, dans la sourde épaisseur du grand linceul blanc qui couvrait la ville.

Mais, sauvage, honteuse de son abandon comme d'une faute, l'enfant se recula encore, lorsque, tout d'un coup, elle reconnut devant elle Hubertine, qui n'ayant pas de bonne, était sortie chercher son pain.

– Petite, que fais-tu là ? qui es-tu ?

Et elle ne répondit point, elle se cachait le visage. Cependant elle ne sentait plus ses membres, son être s'évanouissait, comme si son cœur, devenu de glace, se fût arrêté. Quand la bonne dame eut tourné le dos, avec un geste de pitié discrète, elle s'affaissa sur les genoux, à bout de forces, glissa ainsi qu'une chiffé⁶ dans la neige, dont les flocons, silencieusement, l'ensevelirent. Et la dame, qui revenait avec son pain tout chaud, l'apercevant ainsi par terre, de nouveau s'approcha.

– Voyons, petite, tu ne peux rester sous cette porte.

Alors, Hubert, qui était sorti à son tour, debout au seuil de la maison, la débarrassa du pain, en disant :

– Prends-la donc, apporte-la !

Hubertine, sans ajouter rien, la prit dans ses bras solides. Et l'enfant ne se reculait plus, emportée comme une chose, les dents serrées, les yeux fermés, toute froide, d'une légèreté de petit oiseau tombé de son nid.

1. *chasublier : tailleur de chasubles (vêtements de prêtres).*

2. *abside : partie d'église qui se trouve derrière le chœur.*

3. *collatéral bas-côté de la nef d'une église.*

4. *dévot(e) personne très pieuse.*

5. *Beaumont : ville dans laquelle Zola situe son roman.*

6. *chiffé : chiffon.*

Texte C : Blaise Cendrars, L'or, chapitre VI, 21, 1925.

[En 1839, Suter, un aventurier sans scrupules, arrive dans une vallée californienne sauvage avec le projet d'y édifier un ranch.]

Six semaines plus tard, la vallée offre un spectacle hallucinant. Le feu est passé là, le feu qui a couvé sous la fumée acre et basse des fougères et des arbrisseaux. Puis le feu a jailli comme une torche, haute, droite, implacable, d'un seul coup. De tous les côtés se dressent maintenant des moignons fumants, l'écorce tordue, les branches éclatées. Les grands solitaires sont encore debout, fendus, roussis par la flamme.

Et l'on travaille.

Les bœufs vont et viennent. Les mulets sont à la charrue. Les semences volent. On n'a même pas le temps d'arracher les souches noircies et les sillons les contourment. Les bêtes à cornes pataugent déjà dans les prairies marécageuses, les moutons sont sur les collines, les chevaux paissent dans un enclos entouré d'épines.

Au confluent des deux rivières on élève des terrassements et le ranch s'édifie. Des arbres à peine équarris¹, des planches de six pouces d'épaisseur entrent dans sa construction. Tout est solide, grand, vaste, conçu pour l'avenir. Les bâtiments s'alignent, granges, magasins, réserves. Les ateliers sont au bord de l'eau ; le village canaque² dans une ravine³.

Suter s'occupe de tout, dirige tout, surveille l'exécution des travaux jusque dans leurs moindres détails, il est sur tous les chantiers à la fois et n'hésite pas à donner personnellement un coup de main quand un homme fait défaut dans telle ou telle équipe. Des ponts sont jetés, des pistes tracées, des marais desséchés, des étangs creusés, un puits, des abreuvoirs, des canalisations d'eau. Une première palissade protège déjà la ferme ; un fortin est prévu. Des émissaires⁴ parcourent les villages indiens, et 250 anciens protégés des Missions⁵ sont occupés dans les différents travaux avec leurs femmes et leurs enfants. Tous les trois mois arrivent de nouveaux convois de Canaques et les terres cultivées s'étendent à perte de vue.

Une trentaine de Blancs établis dans le pays sont venus se mettre à son service. Ce sont des Mormons⁶. Suter les paie trois piastres⁷ par jour.

Et la prospérité ne tarde pas.

4 000 bœufs, 1 200 vaches, 1 500 chevaux et mulets, 12 000 moutons s'égaillent autour de la Nouvelle-Helvétie⁸, à quelques journées de marche à la ronde. Les moissons rapportent du 530 % et les greniers sont pleins à crever.

Dès la fin de la deuxième année, Suter achète aux Russes qui se retirent les belles fermes sur la côte, près de Fort Bodega. Il les paie 40 000 dollars comptant. Il se propose d'y faire de l'élevage en grand et, particulièrement, d'y améliorer la race bovine.

1. équarrir : tailler à angles droits.

2. canaque : adjectif formé à partir du nom Canaque désignant les habitants de Nouvelle-Calédonie (il s'agit ici d'hommes qui ont été déportés comme esclaves).

3. ravine : petit ravin.

4. émissaire : personne chargée d'une mission auprès d'une autre.

5. Missions : établissements religieux destinés à répandre la foi chrétienne parmi les populations indigènes, ici les Indiens d'Amérique.

6. Mormons : membres d'une secte religieuse américaine.

7. piastre : unité de monnaie. La somme totale est dérisoire.

8. Nouvelle-Helvétie : nom du ranch de Suter.

Texte D : Véronique Ovaldé, Et mon cœur transparent, chapitre III, 2008.

[Lancelot corrige des textes avant leur publication et ce jour-là, il se rend chez son éditeur pour lui remettre son travail.]

Il sortit dans la neige de pétales de cerisier (qui parsemaient le sol de minuscules pastilles blanches), et le temps était si délicieux qu'il décida d'aller à pied jusqu'à la maison d'édition. Il en aurait peut-être pour une heure mais de toute façon il ne voyait pas bien ce qu'il allait pouvoir faire de tout ce temps vacant qui lui restait avant sa prochaine correction, si ce n'est le remplir en regardant les chats sauter de branche en branche, en lisant un roman policier (quelque chose de classique, un Agatha Christie sans doute) et en buvant du thé vert. Lancelot ne cultivait aucune vie sociale parce que celle-ci lui aurait donné l'impression de disperser son attention, il lui aurait semblé semer de petits cailloux de sollicitude¹, d'amitié et de temps disponible, ce qui ne lui paraissait ni honnête ni souhaitable. Lancelot entretenait une agréable solitude - comme d'autres s'adonnent à un sport ou prennent soin de leur bonsaï² - simplement ponctuée par les leçons de choses de son épouse³.

Il marcha un moment et passa devant la boutique d'un fleuriste dont l'enseigne en anglaises⁴ aux arabesques outrées calligraphiait un : Il était une rose... (les points de suspension faisaient partie du nom de la boutique). Il s'arrêta pour considérer les bouquets tout prêts qui patientaient dans leur sachet transparent rempli d'eau. La commerçante bondit de son échoppe, Lancelot lui adressa alors un signe de dénégation, il reprit sa route d'un pas mesuré, mais fut stoppé tout net dans son cheminement par une chose tombée du ciel et atterrissant sur sa tête, une chose qui devait faire, mettons, vingt-cinq centimètres sur dix de hauteur, d'une texture très douce qui suggéra à Lancelot le velours d'une tenture ou bien alors ce qui s'appelle communément de la peau retournée, ce qui n'a jamais rien évoqué à Lancelot parce qu'il a l'impression qu'on lui parie de l'intérieur de la peau, et comment croire que l'intérieur de la peau soit aussi doux que du velours. Donc Lancelot reçut sur la tête un objet d'un format moyen et d'une texture douce muni d'un talon de dix centimètres entièrement recouvert de métal.

Le talon lui entailla légèrement le crâne.

Lancelot émit une exclamation de surprise et de douleur, il voulut lever le nez mais eut un bref étourdissement, une sorte d'éclair dans le coin de son œil gauche, qui lui fit préférer se pencher pour ramasser l'objet (une chaussure de femme très élégante taille 37) qui avait valdingué dans le caniveau. Il se dit en l'examinant attentivement. C'est un objet parfait. Et au moment où il se disait cela, il entendit un cri au-dessus de lui.

Il leva la tête en espérant apercevoir la personne qui portait ordinairement cette chaussure et que la personne, il se surprit à cet espoir, serait à l'aune⁵ de la perfection de l'objet.

Il ne vit rien d'autre qu'une fenêtre ouverte au deuxième étage de l'immeuble. et à moins que la chaussure n'ait dégringolé directement du ciel, ce qui était somme toute une hypothèse trop audacieuse, il y avait de fortes chances qu'elle fût passée par cette fenêtre.

1. sollicitude : attention portée à autrui.

2. bonsaï : arbre nain.

3. son épouse : sa femme est institutrice.

4. en anglaises : en caractères cursifs penchés à droite.

5. à l'aune de : à la mesure de.

I- Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :

Ces extraits figurent tous dans des débuts de roman. En quoi sont-ils particulièrement efficaces pour lancer la fiction romanesque ? Vous vous appuyerez sur quelques éléments des textes A, B, C et D qui vous paraissent essentiels. Votre réponse n'excédera pas une vingtaine de lignes.

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

Commentaire

Vous commenterez le texte A, Notre-Dame de Paris de Victor Hugo.

Dissertation

Un roman se limite-t-il à l'invention d'une histoire ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus et sur vos lectures personnelles concernant l'objet d'étude « le roman et ses personnages : visions de l'homme et du monde ».

Invention

Un lycéen écrit au courrier des lecteurs d'un magazine littéraire pour exposer ce qui lui donne envie d'entrer dans l'univers d'un roman. Rédigez sa lettre en vous appuyant sur des exemples d'œuvres que vous connaissez.

N.B. : vous ne signerez pas votre lettre.